

La diversité
des voix
brésiliennes

UNE COLLECTION DES ÉDITIONS ANACAONA

Joice Berth

Empowerment et féminisme noir

Traduit du brésilien par
Paula Anacaona

Sommaire

Préfaces

Introduction - le pouvoir 14

Bref historique de l'*empowerment*..... 22

Oppressions structurelles et *empowerment*..... 42

La ressignification de l'*empowerment* pour le
féminisme noir 60

Potentiel de l'esthétique et de l'affectivité dans
l'*empowerment*..... 78

L'*empowerment* dans la perspective économique et
les politiques publiques 116

L'*empowerment* dans la vie démocratique :
les mécanismes de participation sociale..... 128

Considérations finales 136

Références bibliographiques 140

Titre original : *O que é empoderamento* ©2019, Editora Polen
livros.

© 2019, Editions Anacaona pour la traduction française.

Photo de couverture : © Priscilla Caetano

ISBN : 978-2-490297-04-7

Préface par Djamila Ribeiro

Empowerment et féminisme noir, de l'urbaniste et féministe Joice Berth, a été publié au Brésil dans la collection « Féminismes pluriels » que j'ai l'honneur de coordonner, dans laquelle notre objectif est de traiter de façon didactique et accessible de thèmes socialement importants, en priorisant les productions intellectuelles noires.

Nous cherchons définitivement à rompre avec l'idée que nous ne discutons pas de projets. Il est encore très fréquent d'entendre que le féminisme noir ne crée que des scissions, des séparations – alors que c'est justement le contraire. En nommant les oppressions de race, de classe et de genre, on comprend la nécessité de ne pas hiérarchiser les oppressions, de ne pas créer, comme l'a dit Angela Davis dans son discours *Les femmes noires dans la construction d'une nouvelle utopie* « la primauté d'une oppression sur d'autres ».

Penser le féminisme noir, c'est justement rompre avec la scission créée dans une société inégale, c'est donc penser des projets et de nouveaux cadres civilisateurs pour réfléchir à un nouveau modèle de société.

Par ces livres, nous luttons contre la tentative de délégitimisation de la production intellectuelle des

femmes noires et/ou d'Amérique latine qui cherchent à décoloniser la pensée. En divulguant leur production, nous les plaçons dans la condition de sujets et d'êtres actifs qui, historiquement, ont pensé et pensent encore aux résistances et réexistences.

■■■

L'*empowerment* est un concept fondamental, à fort potentiel de changement. Bien qu'il ait été vidé de son sens, que sa signification ait été détournée, et qu'il ait été coopté par une perspective néolibérale, je pense que le débat autour de ce thème est essentiel et qu'il convient de revoir ses origines féministes noires de conscientisation et de justice sociale.

Dans *Empowerment et féminisme noir*, Joice Berth fait une importante recherche généalogique sur le concept. Partant de penseuses indiennes, latino-américaines et noires, en priorisant les autrices du Sud global, Joice Berth montre comment l'*empowerment* est un instrument de conscientisation des relations injustes de pouvoir, et un outil de transformation sociale collective et pas seulement individuelle. Elle rappelle combien les femmes noires, dans l'Histoire, ont appliqué le concept de façon intuitive avant même de le concevoir théoriquement. Comme le dit Patricia Hill Collins :

« Tout au long de l'Histoire, l'activisme des femmes noires aux États-Unis a montré qu'acquérir de l'*empowerment* demande davantage que transformer la conscience individuelle des femmes noires par le biais de stratégies de développement de la communauté

noire. L'*empowerment* exige aussi de transformer les institutions sociales injustes que les Afro-Américains connaissent depuis des générations. »¹

Enfin, Joice Berth démontre comment l'*empowerment* peut être pensé en termes de politiques publiques, mais aussi dans le champ de l'esthétique et de l'affectivité. Et surtout, elle alerte sur les dangers de sa mauvaise interprétation.

■■■

Notre objectif n'est pas d'imposer une véritable épistémologie, mais de contribuer au débat et de montrer des perspectives diverses. Grada Kilomba déclare ainsi :

« Ce livre peut être conçu comme une façon de "devenir sujet", parce que dans ces écrits, j'essaie de montrer la réalité du racisme quotidien raconté par des femmes noires, basé sur leur subjectivité et leurs propres perceptions. »²

Sans avoir l'audace de nous comparer avec l'entreprise de Kilomba, c'est aussi ce que nous souhaitons.

Ici, nous parlons « en notre nom propre »³.

1. COLLINS, Patricia Hill. *La pensée féministe noire : savoir, conscience et politique de l'empowerment*. Éditions du Remue-ménage, 2017.

2. KILOMBA, Grada. *Plantation Memories: Episodes of Everyday Racism*. Münster: Unrast Verlag, 2012, p.12.

3. HALL, Stuart. Cultural Identity and Diaspora. In: RUTHERFORD, Jonathan (Ed). *Identity, Community, Culture Difference*. Londres : Lawrence and Wishart Limited, 1990, p. 222.

Note de l'éditrice et traductrice

Empowerment... Pourquoi un terme anglais, me direz-vous ? Je fais pourtant partie de celles qui s'irritent de voir des termes anglais fleurir un peu partout, comme si nous n'étions pas capables nous aussi, en français, de parler du monde qui nous entoure, de nouvelles technologies, de nouveaux concepts. Mais pour *empowerment*, j'ai eu beau le retourner dans tous les sens... La traduction française n'était pas complètement satisfaisante.

Les Brésiliens, eux, ont « lusophoné » le terme, comme ils savent si bien le faire, en *empoderamento*, et *empoderar* pour le verbe. Et hop ! Le tour était joué.

Nos amis québécois ont fait le même tour de passe-passe, avec « empouvoirement ». Mais cela me faisait un peu mal aux oreilles, allez savoir...

Les linguistes français recommandent parfois « autonomisation »¹, un peu moins souvent « habilitation »², ou « capacitation »... Mais il manque l'idée du pouvoir, *power*, qui est essentielle, comme l'explique Joice Berth. Pourquoi pas « pouvoir d'agir » ?

C'est un peu long...

J'ai donc gardé le terme anglais, *empowerment*. Pour le verbe *empower*, j'ai alors opté pour « acquérir de l'*empowerment* », ou « autonomisé », ou « renforcé ».

Quoi qu'il en soit – en anglais, en portugais, en français et dans toutes les langues – le concept reste essentiel, transformateur, enthousiasmant, et c'est bien là l'essentiel !

1. Journal officiel du 18/12/2005 : Commission générale de terminologie et de néologie, vocabulaire des sciences humaines (liste de termes, expressions et définitions adoptés).

2. Journal officiel du 21/12/2013 : Commission générale de terminologie et de néologie, vocabulaire de l'équipement et des transports (liste de termes, expressions et définitions adoptés).

« La révolution commence avec soi-même, en soi-même. Mieux vaut réserver du temps pour rendre nos intérieurs révolutionnaires, nos vies révolutionnaires, nos relations révolutionnaires. La bouche ne gagne pas la guerre. »

Toni Cadé Bambara

Seeds of Revolution: a Collection of Axioma, Passages and Proverbs

Introduction - le pouvoir

Avant de réfléchir aux processus d'*empowerment*, voyons exactement de quel *pouvoir* (*power*) nous parlons lorsque nous utilisons cet anglicisme. En effet, j'ai remarqué dans de nombreuses études sur l'*empowerment* une équivoque initiale autour du concept de pouvoir – qui donne le pouvoir ? De quel pouvoir parlons-nous ?

Pour ceux qui étudient les effets individuels et collectifs du pouvoir – accumulés par des siècles d'exploitation, d'aliénation et de subornation des individus – la signification du pouvoir est d'une compréhension presque intuitive. Ceux qui survivent aux intempéries quotidiennes du système d'oppression et de domination dans leurs vies comprennent aussi intuitivement le pouvoir comme un élément négatif ou au moins ayant un fort potentiel de limitation de la mobilité sociale et d'assujettissement pour ceux qui en sont dénués.

Le concept de pouvoir a été interprété sous diverses formes. Hannah Arendt, dans sa définition, pense au pouvoir à partir de l'action collective, et oriente la signification sociale et subjective du pouvoir qui s'applique à notre compréhension lorsque nous affirmons la nécessité de renforcer le pouvoir des groupes minoritaires, car :

« Le pouvoir correspond à l'aptitude de l'homme à agir, et à agir de façon concertée. Le pouvoir n'est jamais une propriété individuelle ; il appartient à un groupe et continue de lui appartenir aussi longtemps que ce groupe n'est pas divisé. Lorsque nous déclarons que quelqu'un est "au pouvoir", nous entendons par là qu'il a reçu d'un certain

nombre de personnes le pouvoir d'agir en leur nom.»¹

Le philosophe Michel Foucault, s'opposant à la tradition de la science politique, ne pensait pas le pouvoir comme un élément localisé ou centré sur une institution. La théorie politique traditionnelle attribue à l'État le monopole du pouvoir ; au contraire, Foucault vérifie une sorte de microphysique du pouvoir, articulée à l'État mais qui traverse toute la structure sociale. Le philosophe ne nie pas l'importance de l'État dans cette conception, mais remarque que les relations de pouvoir dépassent le niveau étatique et sont présentes dans toute la société. Ainsi, le pouvoir serait une pratique sociale construite historiquement. L'objectif serait de capter le pouvoir dans ses extrémités, dans ses dernières ramifications, affirme Foucault dans *Microphysique du pouvoir* :

« Prendre le pouvoir dans ses formes et ses institutions les plus régionales, les plus locales, là surtout où le pouvoir, débordant les règles de droit qui l'organisent et le délimitent, se prolonge par conséquent au-delà de ces règles (...) Autrement dit, saisir le pouvoir du côté de l'extrémité la moins juridique de son exercice. »²

Foucault souligne que les relations de pouvoir des institutions, écoles et prisons sont marquées par la discipline. C'est en ce sens qu'il débat de *bio-politique* et de *bio-pouvoir*, montrant comment les corps et l'éducation sont contrôlés par cette imposition normalisante. Selon le philosophe, la discipline fabrique les individus, c'est une technique spécifique de pou-

voir qui domine les individus. Tant que le sujet est placé dans des relations de production et de signification, il est également placé dans des relations de pouvoir.

« D'une pâte informe, d'un corps inapte, on a fait la machine dont on a besoin ; on a redressé peu à peu les postures ; lentement une contrainte calculée parcourt chaque partie du corps, s'en rend maître, plie l'ensemble, le rend perpétuellement disponible, et se prolonge, en silence, dans l'automatisme des habitudes (...) Il y a eu, au cours de l'âge classique, toute une découverte du corps comme objet et cible de pouvoir. On trouverait facilement des signes de cette grande attention portée alors au corps - au corps qu'on manipule, qu'on façonne, qu'on dresse, qui obéit, qui répond, qui devient habile ou dont les forces se multiplient (...) Est docile un corps qui peut être soumis, qui peut être utilisé, qui peut être transformé et perfectionné. »³

■■■

Lorsque nous disons que nous donnons le pouvoir, en vérité, nous parlons de la conduite articulée d'individus et de groupes à travers diverses étapes d'autoaffirmation, d'autovalorisation, d'autoreconnaissance et d'autoconnaissance d'eux-mêmes et de leurs qualités humaines les plus variées, de leur histoire, et surtout d'une connaissance de leur condition sociale et politique puis d'un état psychologique perceptif de ce qui se passe autour d'eux. Il s'agit donc de stimuler l'autoacceptation des caractéristiques cultu-

1. ARENDT, Hannah. « Sur la violence », repris dans *Du mensonge à la violence*. Essais de politique contemporaine. Calmann-Lévy, 1972.

2. FOUCAULT, Michel. *Microphysique du pouvoir*.

3. FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Gallimard, 2018.

relles et esthétiques de ces individus, héritées de leur ancestralité, afin qu'ils puissent, dûment munis des informations et des nouvelles perceptions critiques sur eux-mêmes et sur le monde qui les entoure, et des qualités et caractéristiques qui leur sont propres, créer ou découvrir en eux-mêmes des outils ou des pouvoirs pour agir dans le milieu où ils vivent et en faveur de la collectivité.

Voilà la synthèse du pouvoir qu'il convient de développer dans le processus d'*empowerment*, auquel les théories du féminisme noir et intersectionnel¹ ont donné un nouveau sens.

À la différence des propositions de nombreux théoriciens, nous, féministes noires, envisageons le concept d'*empowerment* comme un instrument d'émancipation politique et sociale, qui ne cherche ni à « corrompre » ni à créer des relations de paternalisme, d'assistantat ou de dépendance entre les individus, ni à édicter des règles homogènes sur la façon dont chacun peut contribuer et agir pour les luttes au sein des groupes minoritaires.

Très souvent, être immergé dans une réalité oppressive empêche d'avoir une perception claire de soi-même en tant qu'opprimé. Ainsi, se percevoir en opposé de l'opresseur ne signifie pas encore que l'on s'engage dans la lutte pour dépasser cette contradiction : dans un premier temps, un pôle n'aspire pas à sa libération, mais à son identification avec le pôle opposé. Dans

1. Intersectionnalité : concept utilisé pour décrire la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination, à cause de leur race, leur genre, leur classe, leur orientation sexuelle, etc. (*Note de la traductrice*)

cette vision individualiste, le sujet s'identifie avec l'opresseur parce qu'il n'a pas encore conscience de lui-même en tant que membre d'une classe opprimée. Par exemple, est-ce dans l'objectif d'être libres que des individus désirent la réforme agraire, ou pour acquérir une terre et ainsi devenir propriétaires — ou, plus précisément, patrons d'autres travailleurs ? Paulo Freire l'affirme bien : pendant la phase initiale de la lutte, les opprimés trouvent dans l'opresseur leur « type d'homme »².

En d'autres termes, si nous ne remettons pas en cause la conceptualisation sociale, culturelle et politique du pouvoir, nous acceptons passivement, de façon involontaire ou inconsciente, les failles systémiques et le potentiel négatif des hiérarchies que le pouvoir établit globalement dans la société. Il est donc fondamental de réfléchir sur les sens et significations qui sont consolidés dans la conceptualisation actuelle du pouvoir pour que nous puissions ainsi créer des méthodes, des stratégies et des articulations à divers niveaux capables de montrer les chemins de rupture ou, au moins, de ressignification, qui éliminent les problèmes sociopolitiques et culturels qui font partie de cette logique excluante, ségrégationniste, et source d'inégalités.

C'est de là que part la nécessité de questionner constamment de quel pouvoir nous parlons, et quels sont les voies possibles de travail social que nous emploierons.

Gardons à l'esprit que notre objectif n'est pas

2. FREIRE, Paulo. *Conscientização: teoria e prática da libertação, uma introdução ao pensamento de Paulo Freire*. São Paulo : Editora Moraes, 1980. p. 31.

d'inverser la logique actuelle, mais au contraire de la subvertir.

■■■

Pour ses détracteurs, l'*empowerment* confinerait à un assujettissement implicite aux relations de pouvoir. Pourtant, l'*empowerment* que nous étudierons dans le présent ouvrage ne vise pas à retirer du pouvoir à l'un pour le donner à l'autre, ce qui reviendrait à inverser les pôles d'oppression, mais à avoir une posture d'affrontement de l'oppression pour éliminer l'injustice et égaliser les existences dans la société.

Au vu de ces prémisses, penser l'*empowerment* est donc avant tout penser à des voies de reconstruction des bases sociopolitiques, en rompant avec les bases posées qui forment précisément tous les courants oppressifs de l'Histoire. Ce point est fondamental pour lutter contre une théorie de l'*empowerment* banalisée, vidée de son sens, et pouvoir l'appliquer comme instrument de transformation sociale. La féministe et chercheuse indienne Srilatha Batliwala explique d'ailleurs :

« Le terme *empowerment* fait référence à toute une gamme d'activités — assertivité¹ et résistance individuelles, protestations et mobilisations collectives — qui questionnent les fondements des relations de pouvoir. Dans le cas des individus et groupes dont l'accès aux ressources et au pouvoir sont déterminés par la classe, la caste, l'ethnicité et le genre, l'*empowerment* commence

1. L'assertivité, ou « affirmation de soi », désigne la capacité à s'exprimer et à défendre ses droits sans empiéter sur ceux des autres. (N.d.T.)

quand ils reconnaissent les forces systémiques qui les oppriment, mais aussi quand ils agissent dans l'optique de modifier les relations de pouvoir existantes. Ainsi, l'*empowerment* est un processus visant la transformation de la nature et de l'orientation des forces systémiques qui marginalisent les femmes et les autres populations exclues dans des contextes déterminés.»²

Voyons maintenant l'historique et les diverses définitions de l'*empowerment*.

2. Transcription révisée de la conférence présentée lors du 1^e séminaire international : Voies de l'*empowerment* des femmes, projet TEMPO, organisé par la NEIM/UFBA, Salvador, Bahia, et repris dans : SARDENBERG, Cecilia M. B. *Conceituando "empoderamento" na perspectiva feminista*.

Bref historique de l'empowerment

Power est un substantif de langue anglaise qui signifie capacité ou permission pour que quelqu'un réalise quelque chose ; ou bien autorité, force, entre autres¹.

Le verbe *empower*, selon le dictionnaire Merriam-Webster, a été utilisé pour la première fois en 1651, à partir de cette spécificité de la langue anglaise qui consiste à transformer un substantif en verbe. En conséquence, la signification d'*empower* au pied de la lettre est donc donner du pouvoir ou une capacité à quelque chose ou quelqu'un. Le Cambridge Dictionary définit ainsi *empowerment* : « Processus d'obtention de la liberté et du pouvoir de faire ce que vous voulez ou de contrôler ce qui vous arrive. »²

C'est le sociologue nord-américain Julian Rappaport qui instaure véritablement ce terme en 1977, pour fournir des outils destinés à améliorer l'autonomie de certains groupes opprimés. Le concept sera ensuite très vite repris. Cependant, comme le déplore l'intellectuelle indienne Srilatha Batliwala :

« De tous les mots à la mode qui sont entrés dans le vocabulaire du développement ces trente dernières années, *empowerment* est probablement le terme le plus utilisé et maltraité. Comme de nombreux autres termes importants inventés pour représenter un concept politique clair, il a été "détourné" d'une façon qui lui a virtuellement ôté toute sa signification originale et sa valeur stratégique. »³

1. CAMBRIDGE DICTIONARY. Power.

2. CAMBRIDGE DICTIONARY. Empowerment.

3. BATLIWALA, Srilatha. Putting power back into empowerment. *Open Democracy*, 30 juil. 2017.

Lorsque nous parlons d'*empowerment*, surtout aujourd'hui, apparaît un concept complexe, souvent détourné et incompris dans l'actualité. C'est exactement pour cette raison qu'il a été sévèrement critiqué, non pas pour sa signification réelle, mais parce qu'il a été vidé de son sens, complètement coupé des racines de sa théorie, comme nous le verrons plus loin. C'est un long exercice que d'observer et d'identifier ce qui doit ou non être pris en considération, au vu de l'énorme quantité de citations et de recherches autour de l'*empowerment* faits dans les champs les plus divers de la pensée. Cependant, bien que le concept ait été corrompu et vidé de son sens, quelques travaux sérieux se détachent, et nous permettent de l'appréhender correctement.

Nous trouvons chez Zimmerman et Perkins, par exemple, une définition intéressante de la théorie de l'*empowerment*, qui pourrait être un point de départ pour nos réflexions futures :

« L'*empowerment* est une construction qui relie les forces et les compétences individuelles, les systèmes naturels de soutien, et les comportements proactifs aux politiques et aux changements sociaux (Rappaport, 1981, 1984). Les recherches et l'intervention de la théorie de l'*empowerment* relie le bien-être individuel à l'environnement social et politique au sens large. En théorie, cette construction connecte la santé mentale à l'aide mutuelle et au combat pour créer une communauté réactive. Elle nous oblige à penser en termes de bien-être par opposition au mal-être, de compétences par opposition aux déficits, et de forces par opposition aux faiblesses. De même, les recherches sur l'*empowerment* se focalisent sur l'identification des capacités au

lieu de mettre l'accent sur les facteurs de risque, et sur les influences problématiques du milieu social au lieu d'accuser les victimes ».¹

Zimmerman et Perkins ont ainsi compilé diverses sources et auteurs sur le thème de l'*empowerment*. Les points en commun leur ont permis d'arriver à la définition ci-dessous, comme ils l'expliquent dans ce même article :

« Les définitions de l'*empowerment* abondent. Nous n'avons pas demandé aux auteurs présents dans ce numéro spécial d'adhérer à une définition particulière. Nous leur avons, néanmoins, demandé de réfléchir attentivement à leurs propres conceptions de l'*empowerment* et de rendre leurs définitions aussi claires que possible. Nous conseillons au lecteur de comparer la conceptualisation présentée dans chaque article. Il verra ainsi qu'à chaque fois, l'*empowerment* est plus que la construction psychologique traditionnelle avec laquelle il est parfois comparé ou confondu (il est pris par exemple pour de l'autoestime, de l'autoefficacité, de la compétence, le lieu de maîtrise²). Cependant, les diverses définitions sont généralement cohérentes avec l'*empowerment* comme un "processus intentionnel continu centré sur la communauté locale, impliquant le respect mutuel, la réflexion critique, le soin et la participation du groupe, par lequel les individus qui n'ont pas accès à une part équitable des ressources vitales gagnent un accès et un contrôle plus grands sur ces res-

1. PERKINS, Douglas D. ; ZIMMERMAN, Marc A. *Empowerment Theory, Research and Applications. American Journal of Community Psychology*, v. 23, p. 570, oct. 1995.

2. Également appelé lieu de contrôle : concept qui décrit le fait que les individus diffèrent dans leurs appréciations et leurs croyances sur ce qui détermine leur réussite dans une activité particulière, ce qui leur arrive dans un contexte donné ou, plus généralement, ce qui influence le cours de leur vie. (N.d.T.)

sources" (Cornell Empowerment Group, 1989) ; ou un "processus par lequel les individus gagnent un contrôle sur leurs vies et une participation démocratique dans la vie de leur communauté" (Rappaport, 1987) ; et "une compréhension critique de leur environnement" (Zimmerman, Israel, Schulz, Checkoway, 1992) ».¹



La chercheuse Rute Baquero s'est penchée sur les racines possibles du concept de l'*empowerment*². Selon elle, le concept aurait un lien étroit avec la Réforme protestante de Martin Luther, au XVI^e siècle. Ce frère augustin théologien, qui critiquait la structure corrompue de l'Église de son époque dans ses « 95 thèses », a traduit vers l'allemand les Saintes Écritures, qui jusqu'alors n'étaient disponibles qu'en latin, ce qui entravait leur accès pour les couches les plus pauvres de la population de l'époque et ouvrait donc la voie à des manipulations de toutes sortes, selon les intérêts du clergé.

En popularisant ces écrits, Luther remettait en cause le contrôle hégémonique de l'information par le clergé, ouvrant ainsi la possibilité d'accès à l'information aux classes populaires qui, parce qu'elles ne parlaient pas le latin, acceptaient ce qui leur était dit comme la parole de Dieu. Le pouvoir de l'information était déjà, à l'époque, exercé comme instrument de manipulation et de hiérarchie sociale, comme nous

l'indique Rute Baquero dans son travail de généalogie de la théorie de l'*empowerment* :

« L'écriture a toujours été, d'une façon ou d'une autre, associée au pouvoir. Dans les civilisations anciennes, les scribes détenaient le pouvoir de l'écriture, et la maîtrise de cette technique était restreinte à un petit cercle. Ce pouvoir les rapprochait des classes dominantes (rois, pharaons), qui sanctionnaient les informations devant être enregistrées. Ainsi, peu de personnes avaient le pouvoir de décider ce qui serait ou non enregistré, peu de personnes avaient le pouvoir – la *capacité de faire* – cet enregistrement et, donc, de le déchiffrer. La Réforme, initiée par Luther au XVI^e siècle en Europe, déclenche, avec certaines restrictions, un *empowerment* des individus, car la traduction de la Bible du latin vers le dialecte local – ce qui contribuerait plus tard à l'affirmation de celui-ci comme langue officielle de l'Allemagne – a rendu possible la lecture des textes sacrés au sein de la communauté, laquelle, postérieurement, a commencé à réaliser sa propre lecture et son herméneutique, devenant ainsi sujet de sa religiosité. »³

Baquero donne ici des pistes importantes pour la compréhension historique de la théorie de l'*empowerment*, ainsi qu'une de ses principales dimensions : celle de l'information comme instrument de libération.



Diverses études soulignent l'influence de l'éducateur brésilien mondialement récompensé et le plus cité à l'extérieur, Paulo Freire. Celui-ci a conceptualisé

3. *Ibid.*

1. PERKINS, Douglas D. ; ZIMMERMAN, Marc A. *Op. cit.*

2. BAQUERO, Rute Vivian Angelo. A situação das Américas: democracia, capital social e empoderamento. *Revista Debates*, Porto Alegre, v. 6, n. 1, p. 174-175, jan./avr. 2012.